

Qui ne connaît Hervé ? Hervé et les limaces, Hervé et sa célèbre phrase « La vie est belle »  
Rencontre avec le laïc franciscain Hervé Covès : La vie est belle

J'avais rencontré Hervé une première fois, avant de venir moi-même à Brive. Il avait passé une soirée dans notre fraternité de Besançon avant de parler des limaces à la Chambre d'Agriculture franc-comtoise. Déjà il m'était paru pittoresque, chaleureux, passionné et passionnant. Nous nous sommes revu depuis mon arrivée aux Grottes.

Ce soir, je me rends chez lui pour qu'il se livre à mon regard, pour qu'il se raconte. La route, pour venir à lui, est sinueuse. Je me trompe parfois à un carrefour mal renseigné. Enfin, je me gare. Sa maison est à son image, au milieu des chênes, derrière un paravent de broussailles, environnée d'herbes folles et d'arbustes sauvages. N'allez pas croire quelle est à l'abandon. Non, l'hôte de séant a déposé les armes : la faux, la cisaille, le sécateur. Il y a du Gandhi, là-dedans : « Il y a beaucoup de causes pour lesquelles je suis prêt à mourir, mais aucune pour laquelle je suis prêt à tuer. » avait dit le Maître de la Non-Violence. Souvent, sa maison est pleine de personnes de passage : on y campe plus qu'on s'y installe.

C'est bien Hervé qui m'ouvre sa porte : le teint doré, les joues rosées de celui qui a goûté le soleil et le vent, la voie chaleureuse, un peu retenue, et ce petit rire sur trois notes hautes qui dit l'enfance. Nous partageons une courte prière et une soupe. Et une boisson étrange concoctée par des champignons... Ah, les champignons...

« Une seule chose compte vraiment, me dit-il : la vie est belle ! » Simple comme bonjour, la formule, chez lui, n'est pas naïveté facile, légèreté frivole. Sa simplicité, sa concision disent le long travail intérieur de désencombrement, de conversion accompli. Pour Hervé, elle est à la fois un mantra, un credo, un kérygme, une révélation.

Ingénieur agronome, il était autrefois totalement investi dans cette agriculture industrielle, productiviste, mécanisée, chimicisée, aseptisée qui ne se conçoit et se met en œuvre qu'en faisant préalablement table rase. Deux proches collègues, malades, étaient rongés par la mort qu'ils diffusaient à renfort de pesticides. Ce fut la faille dans les certitudes techniciennes. Le doute à l'âme, lors d'un voyage en Guyane, il allait rencontrer la forêt luxuriante, généreuse, surabondante, la vie primaire et belle et découvrait le ravissement : « Elle n'est pas belle, la vie ? ». Pour lui, l'ingénieur consterné et émerveillé, le doute et l'enchantement se changeaient alors en plus grave et plus profonde question : la vie est-elle si belle ? La réponse, la lumière est venue d'un coup, dans le corps à corps de la communion au Christ : oui, la vie est belle ! Moment de profonde émotion et d'intense communion au cosmos. On croirait entendre cette autre mystique franciscaine, Angèle de Foligno, qui au XIIIe siècle déjà, disait : « Ce monde est gros (comme d'une grossesse) de Dieu. » Revers de la médaille, ces illuminations sont toujours une entrée dans l'inconnu, « comme les hébreux s'engageant dans la mer des roseaux, entre deux colonnes d'eau qui n'ont comme repère lointain que la nuée. » m'explique-t-il. Parce que sa propre vie ne lui paraissait pas si belle, il lui fallait la revisiter pour qu'elle le devienne. Angoisse de quitter des certitudes devenues caduques, de s'engager dans la vie parmi ces vivants inconnus. Peu à peu il découvrait ces hommes et femmes qui, chacun dans son domaine observaient la vie sous les noms de complexité, d'écologie, de permaculture. Peu à peu, par des expérimentations, des rencontres, son métier se refaisait : produire non plus en repoussant au loin la nature, à coup de pesticides et d'engrais, en luttant contre la vie qui fait peur, mais proposer une agriculture qui aime la vie en allant dans le sens de la vie déjà là, en l'accueillant. « Comment composer avec la nature ? Comment construire ce monde qui aime la vie ? Non pas produire du bio : 'biologique', mais du bio : 'biophile' qui aime la vie. » Faire un monde d'amour capable d'aimer les limaces, faisant cohabiter le loup et l'agneau. Ayant comme repère cette simple évidence : 'la vie est belle' et comme nécessité intérieure de le dire, de le prier. Il s'explique :

La vie : ce sont les végétaux, les animaux, les champignons, les bactéries, « frère soleil, sœur lune et les étoiles... les fleurs diaprées et belles », et ces hommes et femmes qui ont fait du chemin avant nous et nous cèdent la place. Et même « notre sœur la mort corporelle ». « Je vous ai donné la vie en abondance » dit Dieu. Je crois comprendre : la vie c'est ce premier don du Créateur. La Création

donnée à elle-même, livrée à elle-même, vivante. Quelques bribes du philosophe Jean-Luc Marion me reviennent : « Étant donné »

La beauté : étonnamment pour Hervé, elle est fonctionnelle. À l'heure du choix, c'est le beau chemin qui est à prendre. « Ce qui est beau est bon, affirme-t-il. La bonté de Dieu s'exprime par la beauté du monde qu'il a offert. »

« Le 'est', c'est l'incarnation », le présent, l'actualisation, la recherche du sens et de l'adéquation à soi-même, la mission, le projet humain toujours à reprendre. Et dans son propos, j'entends le Cantique de François : au présent, la grande harmonie des créatures et au futur, la mission humaine : « Heureux ceux qui supporteront en paix... Heureux ceux qu'elle trouvera... »

'La vie est belle'. La devise est devenue pour Hervé un filtre, ou un philtre – nous plaisantons du jeu de mot – aussi pour lire l'Évangile et même pour le vivre à sa façon : amoureuxment. Surtout depuis que le pape François, par l'encyclique *Laudato si'*, a confirmé cette forte intuition intérieure. Mais 'simple' n'est pas 'facile'. Il avoue : « Il y a des moments, c'est dur de vivre 'la vie est belle' ! » C'est dur à entendre aussi. Les conditions physiques, sociales, économiques, relationnelles, émotionnelles, la souffrance, les systèmes de valeurs peuvent s'opposer à cette confession de foi. Mais d'expérience auprès de prisonniers ou de personnes en fin de vie, Hervé sait que la phrase peut être révélation, partage, récapitulation.

L'engagement franciscain est venu par la suite. La belle confiance d'un frère en l'avenir, au milieu de discours catastrophiques et apocalyptiques sur notre monde a attiré son attention. Puis un parcours de découverte de la spiritualité franciscaine a confirmé ce chemin de cohérence. « Tout ce puzzle, tous ces éléments de ma vie que je n'avais pas su reconnecter, trouvaient enfin une cohérence et donnaient un sens à ma vie. » Le syntaxon, cette petite fraternité de plantes, noisetier et fraisier des bois par exemple, qui a appris à vivre ensemble et qui a développé une mission dans un ensemble plus vaste, dans un biotope, métaphore de nos fraternités. La Fraternité, c'est le lieu de l'expérience que la vie des hommes elle aussi est aimable, de même pour sa propre vie, à lui Hervé, frère âne, selon le mot de François.

Et la mort... Du Cantique des Créatures, Hervé avait évacué la strophe nommant « notre sœur la mort corporelle. » Irrecevable ! « Comment peut-on appeler notre la mort, la vie ? » Mais vie et mort sont les deux faces de ce monde qu'on essaie de construire, monde d'amour. Et évacuer la mort, c'est rendre impossible la vie des autres dans ce monde fini, notre si petite planète. Sans la mort, le monde serait pour nous invivable, envahi, saturé de ceux qui nous ont précédés. Les promesses de vie pluri-séculaire des transhumanistes ne sont pas seulement irréalistes ou vaines, elles sont surtout égoïstes. De nos prédécesseurs, eux qui nous ont fait la place, qui nous l'ont cédé, c'est le passage – j'entends la Pâque – qui est la richesse de notre monde. C'est la vie donnée, la mort accueillie, qui engendre la vie. Elle est bien une sœur cette mort qui embellie la vie du don de la vie.

Il est tard. Nous nous quittons et je reprends la route sous la lune. Je pars dans le silence et la nuit. Le retour me paraîtra plus court, moins tortueux que l'aller.